

François Salès

DYSANGELION
selon le pseudo-mage Peter

Fragments d'enquête

Je ne rapporte pas tous mes rêves.

*Certains disent que tout ceci n'est
qu'une mise en scène de ma vacuité.*

*Mais il est très mauvais que les mises
en scène s'arrêtent.*

Très mauvais.

Aux personnes seules

I

RAPPORT OFFICIEL DES MAGES D'URUK

Nous, mages d'orient, devins de Mésopotamie, partis à l'ouest recueillir une communication, une écriture par l'anormal, un mouton à six pattes jusqu'ici inconnu : la naissance présumée d'un enfant écorché, rapportons :

C'étaient des signes qui alors se trouvaient encore.

Moutons à six pattes.

A déchiffrer.

Toujours utiles à nos quotidiens.

(Que n'avons nous manqué celui-ci !)

Et comme nous partions, Peter le fils des mages, nous suivait,

disant avoir vu le signe au reflet de la boue et d'autres phrases étranges.

Il nous précédait, nous repartions.

Nous arrivâmes et ce que nous vîmes était peu de chose en vérité.

Il ne restait qu'à rentrer.

Mais il arriva alors que le jeune Peter qui souffrait physiquement ne voulut plus bouger.
Il nous exhorta au retour et nous le laissâmes en ce pays.

Ce fut notre erreur.

Ils nous ont perdu, et jamais plus nous ne saurons que penser !
Pour nous, meilleurs esprits du temps, notre monde est fini.
Et toutes nos affaires et les vôtres n'ont plus cours.
Ils ne furent que deux pour cela...
Et nous ne savons même pas ce qu'ils voulurent...
Quant à eux... Ils furent à moitié sauvages...

Ce rapport n'est pas notre œuvre, il est la première pierre, attachée à notre cou, de cet édifice d'évangile et de déformation qui nous ensevelira jusqu'au delà du souvenir.

*

PREMIER CARNET DE PETER

De Peter aux mages (brouillon de lettre)

Je comprends bien que je dois une explication aux mages d'Uruk, puisqu'avec eux je voulais partir, et puisqu'avec eux je ne voulais pas rentrer.

Aussi bien voici ce que je leur dirai, ou plutôt leur redirai, en espérant être plus clair à l'écrit que je ne le fus à l'oral, bien que cela semble toutefois hautement improbable :

Le « souffle du non-vu », c'est comme cela que nous parlons, n'est-ce pas, nous l'avons senti, vous par savoir-faire, moi en reflet.

Ce signe il n'y avait rien à en faire. Pourquoi sommes-nous venus ? Le témoignage est la mort de l'aventure. Qu'alliez-vous chercher, mages d'Uruk ? Des outils, des onguents, du trébuchant raccordable ? Vous êtes écœurants de soif.

Moi j'ai vu le reflet dans les plus basses eaux. Alors j'avance tout de même pour cela. J'ai mission de protection. Je suis là aussi pour que vous vous en retourniez vite.

Je me sens ici un travail que vous ne pouvez soupçonner et j'ai le sérieux infini des gens que le ridicule n'impressionne pas.

Mages d'Uruk vous le savez : j'ai vu le signe au reflet de la boue.

Cela appelle une autre magie, une autre initiation et d'autres prophéties.

Au revoir mages d'Uruk, merci de votre silence : j'ai mes travaux.

Les mages d'Uruk, qui jamais ne se sont exprimés autrement que par des rapports, me feront en substance cette réponse qui sera leur erreur :

Qu'il soigne sa santé, que tout en matière d'art, de pensée et de divination n'est que réminiscence, que puiser en soi-même est le fait d'un esprit maniériste, qu'enfin ses intuitions ne résonnent en nous d'aucun écho lointain.

Moi : *Mages d'Uruk, qu'y a-t-il entre vous et moi ?*

Eux : *Nous sommes tes frères, nous sommes ta mère, nous sommes ton père, nous t'avons nourri, nous t'avons élevé, nous t'avons éduqué, nous t'avons fait.*

Moi : *Regardez cette boue à vos pieds. Là est mon frère, là est ma mère, là est ma famille, là est ma foi, car elle a reflété le signe, tandis que vous l'avez vu et pris derrière vos paupières.*

Aussi bien nous nous éviterons ces échanges pénibles et je n'écrirai rien aux mages.

*

ANNEXE 1

Ce que décrit une jeune paysanne

Soldats pliés en deux : tournent fouinent au sol,
tournent autour de l'étable.

Devant eux les bergers tournent en sens inverse,
main sur les hanches.

Au-dessus de leurs têtes tournent, dans le sens des
soldats, leurs moutons.

Chacun une chandelle allumée aux dents.

Des feux s'allument aux flammes desquels sont
brûlées les effigies du clan d'en face.

*

Ce que dit un berger

- J'aurais voulu dire...

Décrire un peu tout cela.

Maintenant il n'est plus temps.

Vraiment trop tard.

Peut-être d'ailleurs était-ce impossible.

On ne le saura jamais.

Important pour personne d'autre que moi.

Je pensais décrire certaines rondes. Une dans un
sens, une dans l'autre. Je ne sais plus très bien
pourquoi. Sans doute le voyais-je. Au minimum je
souhaitais le voir.

Un cercle pour les soldats, un pour les bergers.
Au dessus une ronde de moutons. Ces derniers ne
touchaient pas le sol.
C'était sans importance.
Comme s'ils étaient les diverses faces d'une seule
médaille d'incompréhension ignorante : les idées ne
sont pas soumises à la pesanteur. »

*

Ce que pensèrent les animaux de l'étable

- Votre *bonne nouvelle*, vos vastes révélations, tout
ce que vous en ferez est mort ici-même à cet instant
dans cette étable, précisément par ce que vous en
ferez. Puis vous achèverez tout à la réalisation de
vos prédictions. Plus vous prouverez, moins ceci
sera. Indéfiniment. »

*

SECOND CARNET DE PETER

Nouvelle lettre de Peter aux Mages d'Uruk

(Jamais envoyée)

Je suis ici à surveiller que vous ne fassiez cet enfant à votre image et vous flattiez plus tard d'être à la sienne.

Je reste afin que jamais il ne s'incarne.

Je lui veux une tempérance absolue, l'abolition des souvenirs et des émotions secrétantes. Il est celui pour qui tout à jamais doit prendre fin.

Je suis là pour sa santé, mais vous jouez une sorte de gloire et de vastes idées que vous lissez de bile et réhaussez de grincements. Vous incarnez pour désincarner, tandis que je respecte la chair, fut-elle hyperesthésique. Je connais son développement : la chair hyperesthésique renverse les valeurs d'action.

Il est le grain qui jamais ne devait germer. Or votre volonté de semence, en moissonneur ou en fossoyeur, jette convulsivement de la terre à tout potentiel.

Le petit grain sans balle, le petit grain qui jamais ne devait connaître ni mort ni vie, à la première poignée a commencé de germer. Désormais il est trop tard.

Alors il vivra, oh ! il sera monstrueusement vivant et portera des fruits hideux, auxquels vous finirez par vous empoisonner, heureux encore ! Et vous psalmodierez : « Le grain qui ne meurt reste seul, etc. »

Heureux hommes !

Quel monde clos !

Seul l'acte gâché est divin, qui n'est que ce qu'il est. Le geste partagé, celui qui portera des fruits vaut autre chose que lui-même : c'est un animal sémantique, il sera pesé donc lourd. Le partage, la transmission, les floraisons sont tous plombés : écrasés de leur statut de phénomènes, révélés ! Pas de plus triste sort.

L'aventure ne naîtra pas dès lors qu'elle sera contée, ainsi qu'ils veulent nous le faire croire, mais dès lors qu'elle ne le sera pas. L'aventure est comme une bulle. Au départ elle n'est qu'une simple goutte. Passe le souffle de leur narration. De trop s'être enflée elle devient une trace, oui, une trace aux sols, une trace aux murs, sèche et jaunie. Dégueulasse.

Je vois par ici des bergers très adorateurs et des pêcheurs prêcheurs, prêts à souffler dans la bulle jusqu'à la faire contenir l'humanité, je vois aussi, écrasant aveuglément toutes les gouttes qui pourraient s'enfler et chatoyer, d'épouvantables soldats d'Hérode à la courte cervelle.

Ô hommes balourds ! Acteurs du dessèchement, acteurs de l'éclatement, faces opposées d'une même bestialité. Hommes à fruits !

Quand il eut fallu des flottaisons imperceptibles, des entre-deux ineffables et puis aucune secousse, rien ah ! pas même une aspérité, oh ! non, une délicatesse, une apesanteur ! Un monde faible, médiocre, sans forces vives.

Ah ! bestiaux, nous sommes bien en retard !

Ca pue le polyèdre contondant de par ici !

Savez-vous ce qu'est le souvenir pour un enfant écorché ? Le souvenir est l'exacte réalité.

Vous n'avez aucun soupçon de ces perceptions-là ! Son monde c'est l'insignifiant. Et l'insignifiant n'est l'apanage ni de la lourdeur ni de la légèreté, cette face masquée de la pesanteur. Ce que vous pensez être une légèreté n'est qu'une réaction. Or tout ce qui a un référentiel a un poids.

L'insignifiant n'est pas une réforme ou je ne sais qu'elle révolution. Ni la face opposé de ce que l'on connaît, ni celle que l'on vient d'inventer. Il est très réellement l'absence absolue de géométrie.

Vous l'avez contrarié et vous n'imaginez pas ce qu'est une contrariété pour lui : une ulcération qui suinte aux souvenirs. Plus tard vous supposerez qu'il prêche. Or c'est qu'il se suicidera et dans le

*tourbillon de sa douleur moulinera aveuglement
des bras et vous saisira aux cheveux. Mais sachez
bien qu'alors il n'y verra plus.*

*Voici : il lui faut ceci : du blanc et du pastel,
délicatesse et intouchable, ombres glissantes et sol
cotonneux, un son constant, un soleil pale et voilé
dont la lumière épaissit la brume sèche, un air lent
et sucré, doux à boire, s'épendant comme un
pansement, et point de geste.*

*

// Les carnets de Peter sont ici inexistant sur une période d'une bonne trentaine d'années ; soit que les fragments se fussent scindés au point de disparaître définitivement, soit que Peter n'eut rien écrit sur tout ce temps, soit que le faussaire responsable de tout cela se soit désintéressé de cette période.

Aucune autre source n'apporte de détail. //

II

ANNEXE 2

Ce que dit un ermite

- C'était un type étrange, pas du pays...

Entretenu par quelques personnes.
Depuis son étrange et bruyante naissance.

Sa famille... Ils lui apportaient des curieux,
régulièrement, dont il refusait les propositions.

Brutalement tout cet entourage disparut.
Assassinés, oui, ce fut dit...

Il resta un temps seul, puis on le vit partir. »

*

TROISIÈME CARNET DE PETER

J'arrivai : il était bien là.

Je l'observai assez longtemps.

Il avait des flaques étranges, grises et immobiles.

Apparemment leurs émanations lui suffisaient.
Des animaux et des abstractions le servaient
concrètement.

Je l'appelai par son nom.

Il sursauta atrocement.

*

Je dis à Scortome : *Attends sous cet arbre, je m'en
vais te chercher des hommes prêts à te suivre.*

*

A l'entrée de la cité les hommes vinrent à notre
rencontre.

Une scène s'éleva et quelques voix.

Les créneaux s'orientèrent au ciel.

Un parterre de coq hurla en tressautant
et les chitarrones en colère montèrent aux créneaux.

*

Un prêche

- Scortome : *Je suis cette coquille de noix : creuse mais solide. Éternellement je serai ce que vous y mettrez. Sa longévité sera à l'aune de son dessèchement. Inaltérable par dévitalisation. Ça n'aura ni bon ni mauvais goût. Plus de goût. Plus de putréfaction.*

Cela aura le succès mondial des révolutions qui ne changent pas les habitudes alimentaires. Et comme cette coquille est rigide vous vous flatterez de cet immense renouveau moral d'avoir dû retailler votre âme à ce nouvel habit.

Or je crois plutôt que vous vous y soulagerez de toutes vos obscures mélasses. Ainsi ça épousera bien... Et le bel aspect !

Ce n'est ni pour me plaire, ni pour me rassurer, mais je suis venu là... alors c'est ainsi : vous m'accrocherez quelque part à sécher, puis une fois inaltérable à la vie vous me conserverez dans cette belle posture qui vous trouble. Et à combien de foyers offrirez-vous cette expression figée à remplir leur poubelle d'âme ?

Je suis cette coquille de noix : éternellement je serai ce que vous y mettrez.

Mais vous continuerez toujours de manger les fruits traditionnels de vos jardins et seuls quelques uns de vos fous tenteront de se nourrir de cette coquille. Ils auront vilain aspect. Tout ceci n'est guère mangeable et vos rites de charognards finiront par dégôûter. Votre évolution pusillanime et fainéante sera tournée.

Mais voici : j'aurais été vivant !

Et j'avais prévu pour vous des repas nouveaux, fabuleux et comestibles. J'avais prévu pour vous des nourritures insoupçonnées de vos sens anciens. Aussi bien tout ceci se retrouvera pour après nos morts. Quant à moi cela n'est d'aucune différence : ce n'est pas de résurrection dont il est ici question, mais de cette inaccessible continuité : l'abolition magique de toute causalité et géométrie. Pour moi une anecdote, pour vous : la nouvelle donne des souffrances et de votre survie. Prenez-vous en à cet homme puis à vous-mêmes. »

Et il me désigne.

*

- Eux : *Quand donc commencera la vie ? »*

- Scortome : *La vie est là et maintenant et elle ne cessera de décroître.*

Mais vous ne la verrez pas par votre très grande paresse. Votre agonie en revanche sera si agitée et si longue qu'alors vous croirez avoir vécu. »

*

Ce que Peter demanda à Scortome

- *Pourquoi ne leur dis-tu rien ? »*
- *Si je leur parle plus tard ils me feront à leur image. »*

*

Ce que le peuple demanda à Scortome

- *« Quand viendra la fin du temps ?
Et quand la terre sera-t-elle comme une plaine ?*

*

Il les exaspéra de leur refléter toutes leurs hideurs.

Il les exaspéra encore de ce qu'il professait des doctrines et des mouvements qui s'excluaient et se combattaient.

*

Ce que lui dirent les sceptiques

- Un gars de votre espèce est venu qui parlait beaucoup plus.

Certains ont suivi sa brillante.

Vous avez l'air bien seul.

Et vous ne donnez pas de conseils de vie ? »

- Scortome : Je ne suis pas fait pour rendre heureux.

Pas même malheureux.

Je suis là. Et là en dépit de vous.

Je ne suis pas l'acte pour ce qu'il permet mais pour ce qu'il est.

Il n'y a pas à se préparer pour demain et jamais je ne vous donnerai de conseils de vie, car vous m'en feriez plus tard à votre image.

Ce n'est pas une boue à laquelle je tiens. »

*

- Scortome : *Loin de mon royaume ceux qui s'éduquent aux paraboles. Ce sont des légendes qui pour être entendues ne doivent point être crues. »*

*

- Scortome : *Celui-là qui me suivra sans préalable de misère, celui-là sera de mon royaume, dont le conte est sans sorcière. »*

*

Ce que confessa Scortome à Peter

- *Je ne comprends pas moi-même ce que je dis. »*

- *Ne bouge pas Peter, nous t'allons donner quelques petites leçons de prêches vides. »*

Un prêche

- Scortome : *Homme de lois séculaires et tes charniers d'honnis sur lesquels, te hissant l'air féroce tu jauges, enfin éloigné et toujours d'avantage que les crimes s'accumulent, les esprits malfaisants que ton beau point de vue fait rampants et que tu*

lapides d'une pierre dont l'énergie potentielle est somme des cadavres accumulés de leurs frères de mal, différence de ton altitude sur leurs rampements, homme de lois séculaires je te le dis : ta quiétude surélevée, appuyée sur des immondices amassées qu'une compression seule rend supportable par indistinction, ton expression apaisée, bien débarrassée de ses déjections ,commencent à s'embaumer de pourriture, elles inhalent les fermentations des crimes elles jugent, elles se nourrissent du terreau des horreurs qu'elles mirent à décomposer. Et plus tu grimpes et t'élèves sur ces piles de moralité retrouvée, plus ton regard pétille de distance des basses engeances, plus tes narines s'emplissent de putréfaction gémissante, plus tes pieds clapotent dans l'humiliation, et plus ton esprit s'enivre des délires de contentement du droit propre qui ne sont rien d'autre que les rafales particulières du vent du crime.

Ecoute ça : « J'ai accompli le crime dont je suis la victime. »

Oublie donc les cicatrices des poignards, et garde la notion de lame. »

Et il me cligna de l'œil.

*

Un prêche

- Scortome : *Vous croyez créer un royaume en le décrivant !*

Mais tout ce que vous montrez est en dehors, et tout ce qui est en dehors est mort pour vous, car quelques poissons dans l'eau, oiseaux dans l'air y sont déjà.

Lorsque tout aura été décrit, l'homme ennuyé s'adonnera à la perfection des générosités vulgaires, et s'épendra indéfiniment jusqu'à revenir sur ses traces et son royaume sera immense et d'une consistance telle !... qu'un jour il l'éternuera. »

*

Ce que cru voir un badaud

Les deux hommes, un adolescent et un chauve à barbe, connus ici et pas qu'un peu pour avoir fondu trois ou quatre statues chrysiléphantines ahurissantes pour un culte honni, broyées par la foule remontée, achevées par l'un ou l'autre des deux abrutis dans quelqu'une de ces définitives condamnations d'eux-mêmes, ils étaient là et se voyant l'un l'autre ne pas vouloir se voir. Et comme la foule les contournait immobiles ils se faisaient face toujours plus.

A leur côté la carrière béante présentait son flanc de boue, immense. L'un sauta dans le gouffre et l'autre, et ils attaquaient la paroi à pleines mains. Ils n'avaient aucun mot, ils rugissaient et montaient sur la paroi.

Leur enfant-serviteur attaquait la boue lui aussi et le premier pan de boue à décrocher l'emporta lui d'abord.

Les deux montaient encore et ils vibraient et fouillaient la paroi et la boue les couvrait et reflétait sur eux.

La paroi ne pouvait désormais plus que se décrocher et ils haletaient contre elle.

Elle se détacha et engloutit tout en elle.

Comme la foule était rentrée depuis longtemps il y eut alors un silence lourd.

La nuit tombait sur l'amas de boue.

*

Un prêche

- Scortome : *Adieu à vous inventeur de sens !
Vous qui améliorez les destins, vous qui justifiez la
vie et l'enseignez !
Adieu !
Vous qui comparez les destinées !
Ô vils conseillers !
Ô biographes ! Chronomètres ! Partageurs !
Missionnaires !
Ô rois des taupinières à complots ! Hommes
gênés ! Hommes complaisants ! Hommes polis !
Ames consciencieusement arasées !
Hommes de toucher, hommes de lucidités partielles,
ce monde est le vôtre !*

*Et laissez venir à nous les mots insignifiants !
A nous les lettres abstraites !
A nous les sons ordonnés !
A nous les ordres inexplicables !
A nous les bêtes de somme !
A nous les malades et les mourants !
A nous les muets !
A nous les écœurements à jeun !
A nous les résignations !
A nous les solitudes !
A nous l'abstraction !
A nous les inventions qui n'aident pas à vivre !
A nous les enfants abandonnés !
A nous les lettres sans réponse !
A nous les morts !
A nous ceux qui ne naitront pas !
A nous les colères indéfendables !
A nous les ouragans !
A nous les naufragés !*

*A nous les injustices acceptées !
A nous les inégalités oubliées !
A nous toutes les brebis et leurs agneaux !
A nous les vieilles filles !
A nous les consommations !
A nous le premier ennui !
A nous les planètes inhabitées !
A nous la fin du genre humain !
A nous les hiérarchies improbables !
A nous l'invention du monde !
A nous les bourgeons !
A nous les méticuleux travaux inutiles !
A nous la clémence !
A nous les superstitions naïves !
A nous les récits sans sorcière !
A nous les jours semblables !
A nous la continuité définitive !
A nous les digressions infinies !
A nous les généalogies stoppées !
A nous les séducteurs impuissants !
A nous les condamnés de naissance !
A nous les plus basses objectivations de la volonté !
A nous les plus petits animaux !
A nous les maladies épidémiques !
A nous les incendies et les crues !
A nous tous les cailloux !
A nous les axiomes erronés !
A nous les erreurs de calcul !
A nous la disparition de la vie !
A nous le vide !
A nous le commencement du temps !
A nous la fin de l'espace !
A nous les charmes !
A nous les protections !
A nous jusqu'aux dépouilles des Dieux !
A nous les ouvrages oubliés !
A nous les biographies inconnues !*

*A nous les révolutions avortées !
A nous les découvertes jamais utilisées !
A nous la virginité !
A nous la tranquillité !
A nous la fin des remords !
A nous la fin des comparaisons !
A nous la fin des hontes !
A nous toutes les trahisons !
A nous les fidélités sans fin !
A nous les grognements inintelligibles !
A nous les horloges arrêtées !
A nous la fin des passions !
A nous les sentiments les plus tièdes !
A nous la fin des appétits !
A nous les ivresses spontanées !
A nous les sustentations du rien !
A nous les semences gaspillées !
A nous les intentions corrigées !
A nous les ataraxies appliquées !
A nous les anaphrodisies volontaires !
A nous les vies chôquées !
A nous les contradictions réjouies d'elles-mêmes !
A nous les paisibles mécaniques de l'intranquillité !
A nous les causalités bafouées !
A nous l'histoire omise !
A nous les abdications royales, les tords reconnus
et les idéologies remisées !
A nous les expressions en friche !
A nous les compréhensions immédiates !
A nous l'élégance des intentions premières !
A nous les quiétudes sauvages !
A nous les dormitions spontanées !
A nous l'abolition des finitudes !
A nous le sens nouveau des enseignes déplacées !
A nous les solutions soudaines !
A nous la saison unique !
A nous les balanciers immobiles !*

*A nous les fenêtres accoudées !
A nous les déplacements empêchés !
A nous les détails invisibles !
A nous les mélodies quelconques !
A nous les poésies qui tournent à la science !*

Ô délices d'incompréhension !

Adieu aux lumières !

Et que les jours ne reviennent plus sur les nuits. »

*

Un prêche

- Scortome : *Je me suis fait distillateur.
Vous n'entendrez rien de moi.
Je ne suis pas à répandre : je concentre.
J'entasse et je concentre.
La fermentation ne vit pas de plein air.
Quant au jus qu'il en sortira il n'est qu'à peine
consommable : c'est un sureau noir.
On n'y lira rien. Opaque comme l'absence
d'oxygène.
Cette confiture est mon milieu.
Ne me cherchez pas ailleurs.
Mes poumons ne répondent qu'à cette mélasse. »*

*

Un prêche

- Scortome : *L'Homme passe sa vie à la perdre.
Travaillez votre perte, ou vous mourrez comme des
cochons.
Et si vous tenez à donner un but à votre existence,
alors je vous dirais bien ceci : que le but de la vie est
la perte de la vie et non pas certes sa conservation.
Car s'occuper de la conservation de la vie est un
crime énorme de lèse-élégance, la lourdeur même. »*

Ce que Scortome dit aux marchands du temple

- Double mort : de mon vivant je vous dégoûte de ne pas faire bien sur le mur. Mais dès ma mort vous m'y accrocherez. Puis de tout ceci ferez une petite béquille.

Toujours pour désélectriser ce qui a pouvoir : hommes historisants !

La foi n'a pas d'esthétique : elle n'est qu'une forme qui cherche les charmes effectifs. Cette forme est beauté et n'est pas immuable, hélas ! Elle est faible dès qu'on l'apprivoise à servir le décors : grelots de l'existence !

Dehors ! »

*

Ce que dit un disciple

- L'hypnose de l'autorité, l'ivresse d'une prétendue élection, celle d'être nous-mêmes ce qu'on nous dévoilait, d'être nous-mêmes ce que nous n'étions pas : l'objet même de notre culte, d'être adoubé Dieu, puisque nous-mêmes décidions de le réincarner, alors que lui seul tout au plus en était capable, et encore la folie de l'exclusion, et le vent de scandale levé pour quelques brindilles seulement, des brindilles qui ne furent jamais Sa carrière, que l'on recevait parfois comme jetées en pâture à nous, animaux sans carburant, et les doutes eux-mêmes contribuaient à notre combustion, on était capable de prétendre notre ivresse comme expression très subtile de la lucidité, et cela nous rendait hargneux plus que tout, terribles ! celui qui enivré de son ivresse ne l'apercevant plus en tire des raisons partageables, nous y serions encore si notre ivresse s'était contentée de sa jouissance, car c'est bien le secret de la salubrité des enivrements de n'avoir d'autres buts qu'eux-mêmes, l'ivresse interpellatrice, au demeurant quelle que soit sa cause, c'est elle qu'on enferme, et on n'a pas tort je suppose, or ce fut la nôtre, et qui nous invitait à passer derrière les floraisons pour en apprendre les secrets ? qui prétendait que l'odeur des fleurs montait de leurs racines ? et qui nous incitait à retourner ces plantes ? qui poussait au saccage ? qui nous enfonçait le nez dans la terre ? et nous nous délections de ces nouvelles odeurs et nous les proclamions supérieures ! neuves ! vraies ! nul ne peut savoir si un seul y crut... donc on nous fit insulter les fleurs, qui nous fit insulter les fleurs ? et

on les arracha comme ceux qui en faisaient des bouquets et que nous prenions pour la pire ordure profitante, sauf que nous coupions un peu plus bas de sorte que la repousse devenait impossible, et on en vit même parmi les nôtres qui se réjouirent des vers de terre, et pas même pour une histoire de transvaluation des valeurs, mais parce que le terroir nous importait plus que le fruit, et qui prétendit que les pousses n'étaient qu'une des solutions de la terre ? et donc on nous fit insulter les fleurs que l'on confondit avec les préparations qu'élaborent les hommes pour se nourrir, et qui laissait supposer que la forme des fleurs était améliorable ? »

*

Ce qu'expliqua Peter

- Il voulait du silence.

Son royaume n'est pas de ce monde.

Cette agitation autour des révélations, brouillards humains.

L'Homme est un outil.

Ses passions avec.

Que l'écarquillement étouffe les vociférations.

Confondons-nous avec l'idiot et le bestial. »

*

Ce qu'expliqua Peter

- Il est bien lisse. Il est isotrope. Il n'a aucune espèce d'écorce.

Or c'est l'écorce qui offre des faiblesses et des résistances. Ce sont à ces aspérités là que se lisent les amoureux.

Mais son type d'amour – songerez-vous à en faire commerce ? – n'offre pas de ces cartes aimables. Il est immonde, pas même boursoufflé, comme n'est plus ulcéré celui à qui on ôta l'estomac. »

*

Ce qu'expliqua encore Peter

- Son amour vous le dites infini. Je m'en vais vous le dépeindre : cet infini là c'est la tendresse des matériaux mous sur lesquels tout fait trace. C'est recevoir tous les langages, c'est-à-dire abolir les sons au profit des signes, c'est-à-dire abandonner les mélodies à la sémantique, c'est-à-dire rendre toute ivresse impossible, c'est-à-dire que jusqu'à l'idée même de poésie ne sera plus supposée.

Cet amour il faut le comprendre comme hideux, comme répugnant, cet amour infini qui reçoit tout, que tout marque, cet amour qui fera du moindre chant une parole, cet amour qui détruira le chant. »

*

Ce que dit un disciple

- Nous avons toujours ces instants en regard desquels rien ne vaut, ces instants, nous qui ne sommes pas des héros, non pas pour lesquels nous nous ferions tuer, mais au cours desquels nous nous laisserions tuer sans aucun doute, des instants plus forts que mille instincts maternels, des instants, nous qui ne sommes pas des héros, pas même des instants, on dirait des éclairs si le pluriel ne faussait pas l'image, d'autant unique que nié de part en part.

Les partager eut été un havre vraiment. Une fondation. »

*

Ce que Scortome dit aux hommes

*- Je sais que chez vous les Hommes l'humeur constante est le signe de la folie.
Pas chez moi. »*

*

Ce que Scortome dit à Peter

*- Vois-tu ces braves paysans sur leurs rives ? Leur glorieuse modestie.
Mais là sous les eaux, tu ne sais pas ces quelques perdus pour des mondes souterrains. Ils sont fripés, ils sont hideux, ils sont morts à la vie extérieure.
Mais ceux-ci qui flottent ! Je hais ces pécheurs et je piétinerai ce monde sans forme !*

*

Alors il fouetta en furie l'eau de ses pieds sur deux trois pas, puis s'enfonça tout raide.

Je m'en retournai, connaissant bien qu'il aurait ce luxe de ne pas réapparaître ici.

*

.....

Alors une voix s'éleva en songe qui lui dit :

- Va chez les hommes, Peter, va dans les villes, va à Scarioth, bois jusqu'à l'excès la boue de leurs générosités vulgaires.

Et bien maintenant aux épreuves, Peter, va chez les hommes, chez toi, va ! Ramène ta fin aux débuts. Elabore ton immense rien à tous les immondes rappels d'étincelles que ton sort d'homme t'a réservé. Ton rien aura le goût amer des surexcitations et des trahisons. Il en sera jugé au reflux et à son écho !

Va chez les hommes, adonne-toi à leur vie et à leurs espérances, et valide toute expérience de ce sceau indispensable seul garant de leur humanité : la sincérité.

Puis précieusement à chaque étape recueille ce suc supérieur à tout autre, ce suc qui est la décomposition des croyances par elles-mêmes, ce suc dont la qualité est à proportion de la ferveur et de la grandeur de ses matrices, ce suc dont la souffrance elle-même n'est qu'un mode de production, ce suc supérieur à tout autre : l'échec.

.....

III

QUATRIÈME CARNET DE PETER

Journal intime de Peter

Moi qui avais poussé le ridicule jusqu'à vouloir
capter les étoiles au reflet de la boue,

voici comment je les vis pâlir et s'ensevelir aux
clapotis des générosités vulgaires.

*

Ce ne fut certes pas de ces sublimes tempêtes,
mais la frange nauséuse des gestes tempérés étant
la pire folie : indicible comme toute non-pathologie
– plus incernable qu'une gangrène exotique,
on jugera une décennie qui ne fut pas comme eux
assez raisonnable pour ne l'être point trop :
délestée sans ordre.

*

Ainsi donc, quelque part, et sans raison connue.

Par abandon j'avais repris un peu d'alchimie. Une occupation. On offrait des valeurs de spectacle à ces choses-là... Etrange divertissement en vérité.

Je tirais par des moyens tout personnels, magiques par la seule ignorance qu'ils en avaient, des images figuratives d'âmes. Petite trouvaille d'apprenti. Commerce assez répugnant. Je cachai seulement à ces commanditaires celles où se lisaient leurs noirceurs. Succès moyen, aucun argent.

Ce n'était pas brillant, mais je sus plus tard les raisons de ces jeux à lancer les réactions chimiques. Etincelle irresponsable, observateur censeur et suiveur de ses propres avalanches : le soulagement d'une manie déjà douteuse des séductions avortées, l'endigage d'un don épouvantable à ouvrir la brèche par laquelle ne pourraient que pourrir d'elles-mêmes les fondations de leurs immenses édifices virtuels.

Mais pour l'heure : commerce et pacte courtois.

*

On se tenait !...

C'est que je louchais alors vers ces constructions que je voyais brillantes : je rêvais leurs vies.

Cette illusion de brillance eut dû nous enseigner d'entrée que s'ourdissaient solidement et montaient aux lèvres pour lorsque la salive d'amertume y serait suffisante, les immenses procès en mensongerie !

Voilà : je rêvais en ces temps-là les amours gratuites, lourdes d'être sans lendemains. Des bagatelles qui en imposent : leurs amours !

Ne pas y lire un paradoxe, mais un affolement : leurs visions me devaient être si définitivement parfaites que je les effaçais fébrilement dès que mes yeux malades s'approchaient y lire nos insuffisances. Je pensais envier ce qu'en réalité je réinventais, et eux : pragmatiques, intelligents ! vivaient sciemment leurs pertes.

Sacrés débuts !

C'est dès cette époque que furent notées mes propensions à flotter. Or ce n'était pas de la magie.

*

Pourtant : je me chargeais bel et bien de tout ce qui me semblait drainer vers le fond : intérêts infiniment multiples, goût des futilités, aucune promesse sérieuse, apologie de la mauvaise foi, absence comme pathologique de tout refus : ruades caricaturales : enfantillages.

Superbes précautions ! Etranges mouvements contraires... Etais-je possédé ou idiot ? Le regard malade.

Tout concordait à un allègement inouï dont pour ce qui fit ma gloire alors, ils se réjouirent incroyablement.

J'avais déjà basculé : mes pieds, par-dessus moi, soulevaient lentement mon corps : mes mains, battant l'air, attrapaient... quoi une bricole, presque rien... puis une main me saisissait... je la pressais... on me tirait vers le sol !

Alors ils me relâchaient délicatement... m'admiraient remonter !... Quelle fascina-tion !...

Et moi qui riais d'aise à ces cabrioles inhumaines ...

Sainte innocence !

Insondable myopie !

Et pas un ! pour me prévenir de la lente nausée
qui monterait de les regarder, eux fixes, moi
flottant !

Il m'eut fallu accorder mon regard à mon corps.

J'allais à l'éccœurement.

Or sensément je connaissais bien cet horizon...

*

Quels chemins je m'inventais ! Je ne les voulais
pas si près : si assis ! Ce n'était pas concevable : je
les admirais ! Je nous admirais et ce ne pouvait être
cela !

Quel cirque ce fut !

Je fus fils adopté de toute famille, de toute mère :
animal de compagnie ! Je m'en délectais !

Miroir magique ! Embellisseur par imitation !
Etranger nulle part ! Indifférent à moi et tout à eux :
commentateur intarissable ! Révélateur !

Ah ! j'étais aimé !

Je n'aurais échangé ce talent contre rien !

Je songeais très sérieusement à me dissoudre en
cette fonction : œil ! et sans ambition de vie, simple
solvant de leur vouloir-vivre !

Utilisé en justification, débarrassant leurs vies du
syndrome de but atteint, je me voyais, gratuit, me
confondre enfin avec leur image. Avalant leur
phénomène... écrasant par une élégante révélation
des inutilités leurs actions aux miroirs de celles
d'autrui... et je nous voyais derrière le voile : tels
qu'en nous-même enfin ! etc... etc...

Lorsque ces brouillonneries se pressaient, ils
s'inquiétaient, je m'éclipsais.

*

Un matin :

Comme pendaient aux étales des canards brusqués, je compris soudain que les représentations de l'art traditionnel n'étaient que des béquilles à supporter notre horreur, de même que ces cadavres calcinés pouvaient m'apparaître comme des effigies primitives certes, mais presque belles.

Je sus plus tard aussi à mes dépens, que ces pantins coupaient la vie de ceux qui s'y consacraient, car il fallait bel et bien ôter de sa bouche la matière à ces statues.

(C'est par là qu'en fin je fus proscrit : lorsque se voyant en balance avec la représentation que je m'apprêtais à en faire ils se crurent simple objet d'un vilain jeu gratuit.)

*

Or vers ces temps-là un sacré démon vint se loger en moi : je commençais à raisonner mon innocence.

C'était : l'innocence à la cruauté pardonnée... innocence de la fascination totale et abandonnée que je leur vouais jusqu'au premier contact : acceptation d'eux-mêmes cautionnée par le luxe de mon imagination.

L'impuissance due à l'ignorance, puis l'innocence de cette impuissance, à mes sens et leurs actes conféraient tous droits et pardons.

*

Pourtant :

Je me contais bien des histoires (mignon bestiaire) : celle du vilain chat dont l'âme s'avouait triste et le visage contadin, ou encore le petit lapin audacieux et inoffensif, puis le moineau sauvage de tremblante expression... suivant que je rêvais d'effrayer le monde, ou d'en inventer, ou d'abandonner tout cela aux liens prétendument évidents... et je nous voyais successivement : rois arrogants, roi solitaire, ou rois toute une matinée.

C'est que je ne pouvais me résoudre à la sagesse naturelle de cet animal domestique et doux dont l'intelligence si compréhensive était de surcroît serviable, pour cette unique raison que lui soupçonnais un ulcère aux mamelles.

(Ce fut bien une époque où les actes n'étaient envisagés que pour eux-mêmes, sans qualité diverse de réalisation. L'acte n'avait pas à se complimenter : il était, ou pas. Les absences fondent ce type d'abrutissement.)

Ou encore :

une lionne, modeste reproduction, simple figurine d'apparat de second charme, et je crus dès lors être arrivé à ceci :

le rêve de douceur des pertes d'idéal vécues, et j'aimais de pitié sincère la criante insuffisance de cet objet de désir où tous les émois jadis crurent un jour devoir se résoudre.

Cet objet de désir où tous les émois crurent un jour devoir se résoudre !

Quelle douceur à rêver, que tout ne doive point tout contenir ! Ô qu'une partie suffise puisqu'elle dira plus qu'elle-même ! Et puis se sera le repos.

Jamais je ne fut si proche d'eux : j'avais appelé, pitoyable, les amours mensongères en recours.

Sauf que :

ces jeux bel et bien programmés s'alourdissant d'autant, prenaient corps de menace, perdaient leur sourire et s'effrayaient d'eux-mêmes... se dissipant sans plus de volonté qu'il mirent à naître... pour se ranger avec ses rêves dont se pose éternellement la question de savoir s'ils furent ou non éveillés.

Et pourtant certains, cela se dit, le furent : éveillés comme il se doit. Quelle est cette plaisanterie qui les rend moins palpables encore ?

Ah ! l'amertume sécrétait sa bile ! mon visage, refermé, n'étais plus étonné. Je devenais scrutateur, je vis mon innocence et j'eus la rage d'en faire quelque chose.

Il fut déduit des valeurs de théorie de ces travers de flottaison : et ce furent les amours accusées mensongères que l'on commença de traquer.

Par l'innocence de mon immoralité, je jouerais les rapports humains à la roue des expériences amusantes. A ce train de fantaisie noire le faux dans un bel aspect pourrait passer pour vrai. (Puisque au fond c'est une coutume d'ici-bas.)

Mais le secret moral de ce marionnettage était de se délier de leur monde. Protégé de l'existence on se livrerait enfin au jeu de vivre.

C'est que, n'est-ce pas... l'innocence a cruauté pardonnée.

*

Je vis un matin que je pouvais arrêter avec mon
bouclier d'innocence,

Je vis que je pouvais agir en toute conscience et
en série contre leurs amours mensongères,

Je vis que je pouvais affronter le jugement de
cela,

Je vis que je pouvais me passer de cette morale,

Et je jouis du scandale de cette attitude.

*

Donc ce serait le jeu de la cruauté...

dont la règle enseignait au désir demeuré désir à se
soulager sur les grammairiens de la jouissance par
la saignée de leurs propres ulcères :

ceux d'écœurement.

*

La stratégie était offerte.
Scientifique.
N'importe quoi ferait l'affaire.
A déchirer le voile de leur singularité.

Leur quotidien se brisant au tribunal d'eux-mêmes.
Leurs amours mensongères ne les feraient plus tant
rire.

*

Ainsi :

je me sus, je me voulu, et je me fis le prince délicat
d'un infecte stratagème aérien : l'infime « juste
avant »...
abîme de la vie rêvée et jamais vécue.

A nos plans !

Le jeu était le même, mais trempé dans
l'amertume et rendu lucide par les veillées, il
devint, traqué par le temps comme un animal
sauvage : cruel.

*

La vie du « juste avant » connaît les mêmes vouloir et assurance que la vie vécue. Cette ignorance de soi-même fait l'incarnation de ce « presque ».

Lorsque le « presque » vibre sur lui-même et songe à s'effacer vers le concret, les instruments à pallier le réel rentrent en eux-mêmes et se taisent d'instinct, afin d'aspirer de pleines forces et accueillir brillamment l'enfin vraie vie. Cette disparition des compensations crée en soi honte et malédiction de l'éternel et désormais moribond « presque ».

Rien que de normal.

Mais de ces injonctions définitives à crever, le « presque » tire des forces de vie aussi immenses que l'extrême certitude que l'on eut de sa mort, et, frère jumeau de l'agonie, ainsi que ces bêtes sauvages revigorées sordidement de s'être entre-dévorées, monte à son contact, se cabre au geste de mise à mort, et s'affaissant soudain repu, dévoile dans l'esquive une toute neuve épreuve du « juste avant ».

Voilà le monstre, ou bien la règle : jamais comédie jouée mais éternelle souffrance de ne pouvoir se vouloir.

*

Le principe, éprouvé, restait à exporter.

L'astuce n'est pas tant de savoir si le désir s'évanouit à l'accomplissement, que de supposer qu'il n'y conduit pas, et que cela n'est pas dû au seul esprit de comparaison qu'on appelle aussi peur de déperdition ou illusion de pluralité.

Qui nous offrit cette causalité que le désir précède la réalisation ? Que surtout la réalisation soit, masquée, l'unique objet du désir ? Or le désir, animal naturel, répond aux lois de conservation : et en cela sa volonté place sa survie avant celle de l'espèce humaine dont il est sensé dépendre. Le désir, très basse objectivation du vouloir-vivre, use à ces fins d'une arme primitive : lorsque va naître la justification de son existence, son chef-d'œuvre définitif, à cette transfiguration dans le concret il choisira de s'éclipser en un souffle. Ce souffle a une odeur inoubliable, qu'on pourra nommer dégoût.

Le dégoût, ou ce qu'on voudra d'autre, est la forme-limite et suicidaire par laquelle le désir joue la conservation de son espèce contre sa gloire et l'intérêt humain.

*

Le désir, appelé aussi « juste avant », serait mon associé.

Il n'existe aucune ligne de défense contre les « presque » : on n'arrête pas le suicide.

Quant au dégoût, on le supprimait bien sûr. On est venu pour ça.

*

Ou bien ce serait l'éclipse ? plus d'ultime espace... ni vertige d'insaisissable, ni jouissance de pétrification...

Mais flottaison ! Geste et accompli et inconséquent !

C'était une émotion qui se connaissait elle-même mais n'existait que par la certitude de sa disparition.

*

Alors j'étais suspendu ainsi, de chambre en chambre je vivais dans chacune pourtant, et lorsque j'appuyais aux fenêtres les vitres m'étaient molles.

Ce que je tenais avait sa consistance mais ne collait pas aux doigts. Je me voyais sans cesse à en saisir.

J'y étais quelques fois et voilà... cette chambre n'avait plus ses murs et son plafond s'assombrissait... la lune s'y levait, je suspendais soudain à nouveau... d'un toit l'autre... au loin au près les fenêtres se fermaient tout de même... je le vois bien... puis s'éteignaient !... Oh !... De lourds ri-deaux sont tirés... je restais... suspendu... en observation.

*

Mon esprit tourbillonnait à l'obscurité de ces vitres !
Lançait des hallucinations cramoisies à tordre ces lignes de construction !
Tout fondait !
Fleuves de buée !
Tournoyais !
J'entends !
C'est la dernière heure !
Ciel ouvert que l'on sache !

Si rien ?
A guetter...
Un volet !...
Ah ?

A leur travail !...
Le matin...
Un métier...
Ils sont tristes quoi qu'il en soit etc...

*

Un instant... et reprenons :

Eternellement mes gestes à saisir ouvrait leurs horizons. Dans mes procès cela représentait le premier hameçon qui fascinait bien avant de rendre fou, la jolie trahison, le premier baiser par où les lèvres s'entrouvriraient à se fendre entières. Quelque fenêtre que je ferme, j'étais leur extérieur... et là leurs regards à rêver l'horizon... moi toujours suspendu... j'attendais : seul conscient des positions... seulement : eux dedans et moi dehors... toujours... pour moi ni jeu ni rêve : je vivais en coin leurs lumières d'intérieur. Attention à moi !... Tout de même quel peuple à fenêtres ! Quels rêves de buée ! J'écrivais au givre... Il ne fallait pas !... je crissais des ongles : soudain c'était leur buée !... l'intérieur ! Quel dérapage !... Je gouttais ces larmes de confort... C'était fini pour moi ! je buvais cette émotion neuve... Pourquoi ne pas lutter ! Ici devait s'inscrire le cynisme... je préférais m'illusionner aux feux d'intérieur... Voilà ! je bromégeais aux âtres... fini pour moi !

Cette absence leur était suffisante. Lorsque je retournais aux vitres je les trouvais de l'autre côté.

Derrière moi dans un craquement minable le « presque » consumé, ravi et incrédule devant tant de facilité, venait de s'affaisser ! Je n'étais plus, fascination flottante, appât hors-jeu de toute tentation pour la très grande punition programmée des appétits préhensifs... mais, rattrapé par ma créature, avalé, recraché... minable comme parure après les cérémonies... de côté : poussiéreux.

*

Ma joue collait au givre... mes pieds s'élevaient... ma figure à son tour crissait : je suspendais à nouveau... flottant aux étals de leurs existences vécues : horizon : désir pour eux, désirs pour moi.

On repartira au champ. Les armées se pansent. Mais les positions sont conservées je vois.

Je tournais hébété de leur chaleur, mais ils s'étonnaient et souriaient d'aise que ma vie fut d'un bleu si froid.

On me conservait pour horizon.

Je pendais bel et bien, glaçon, à toutes fenêtres.

*

Mais voilà : je fondais doucement à cette tiédeur... et c'était bien mon malheur, ni pierre ni eau, de ne cesser de couler indéfiniment.

Qui joue la mascarade idiote d'alimenter cette fondaison ?

*

J'y retournais...

Entre deux bornes visibles de temps, et seulement, je pouvais étendre mes regards apaisés et nous suspendre, innocents de douleur et impavides de volonté, heureux comme un convalescent condamné.

Mes « presque » nous valurent au moins ces instants d'euphorie, lorsque lâchant muets la première main d'acceptation, notre pied superbe de lâcheté – ah ! les délices d'irresponsabilité ! – lançait notre seconde main vers des réceptions fort douces, aimablement tout opposées aux épines de fructification.

Et notre main, ignorant la conduite de nos pieds, frémissait et s'abandonnait tout à la fois.

Qui connaît la chute de cette singerie d'envol, de ces simulations d'apesanteur ?

Je pouvais certes maintenir ces suspensions des temps records, mais je ne tendais la main qu'à celles-ci qui m'indiquaient les limites de la comédie.

Quelle peur divine avais-je donc du contact au sol ?

*

Ceci qui leur échappait portait un nom, que bien entendu je connaissais encore : c'était l'émancipation véritable des sexes opposés : la reconnaissance de viabilité de leurs imaginaires.

Cette inspiration d'ailleurs aurait dû constituer un enseignement clair de ce qu'ils feraient de mes suspens.

Moi je me voyais nous offrir de n'être propres que pour nous-mêmes, et je nous pensais reconnaissants que nous fussions indépendants enfin. Cette vision était trop simple. L'émancipation emmenait avec elle un droit, et un goût, à la dépendance.

Ce droit ne m'était pas accordé, soit par croyance excessive en mon rôle, soit par soupçon que ces analyses n'étaient qu'un énorme mensonge.

*

Les époux offriraient naturellement ces limitations en temps et en espace – limites quotidiennes en sagesse et paresse.

Eux qui eurent été infiniment moins floués de l'être définitivement – simple translation d'un même univers, simple réajustement, tandis que le retour au giron creusait d'autant de réalité supposée ces mondes suspendus : ils seraient ma voie.

Flouer tous les époux, partout tout le temps et jusqu'en leur présence, par ces rafales de vent, tourbillonnantes insistantes à l'ivresse sans trace. C'étaient, par une fenêtre entrouverte aspirés, des courants d'air fugaces entre mes froideurs immobiles de flottaison et leurs vapeurs d'étouffement.

Qu'ils ne se réjouissent guère de soupçonner cela ? plus que moi toujours à m'observer réaliser d'une perfection sans cesse plus démente ces délires de vide.

Ah ! mes cruautés fonctionnaient bien mal !

*

Il me fallait pour les suffoquer d'étouffement éclairer violemment d'étranges reflets glacés tous les recoins de leurs étuves. Je savais faire.

Mais il m'eut fallu pour les rendre fous d'insaisissable, qu'ayant muré toutes leurs fenêtres – mettons d'une sorte de terreau moral durcissant à l'air libre – ils crussent malgré tout éternellement pouvoir les ouvrir toutes grandes ! Ou qu'ils arrachassent tous leurs chambranles afin que l'air

frais, superbe de rancœur pincée, restât raide en son extérieur !

Or ce n'est pas de ce presque dont ils jouent. Ils sont sur l'autre face de l'agonie, et c'est la mienne – toujours plus malin celui qui est assis – ils entrouvrent ! eux, habilement, leurs croisées... se rafraîchir inespérés à ce souffle aux étranges bruits.

Puis leur malaise ravalé refermant bien vite... masquant de mille petites activités les traces de leur défaillance.

Est-ce un phénomène décrit par les savants : l'air froid avec déterminisme terminant ses parcours du même côté des façades... et qu'ils me vissent systématiquement, hideux fantôme pendillant, crissant à leurs carreaux ?

Fatigués ils tiraient les rideaux.

Ils les ouvriront bientôt...

On ne m'aperçoit que la nuit.

Rideaux très opaques, mais tout de même, leurs fondations, je le vois bien, sont sacrément lézardées ! moi qui jauge jusqu'aux simples porosités des relations, je peux m'immiscer et saper comme un chien dent... patient...

Mais rideau ! Je savais bien comment ils colmataient ces brèches !... Ah ! quel ciment !... Silence... Sustentation... : sacrée arme contre les visions !

*

Reprenons.

La frustration était mon arme absolument définitive contre leurs amours mensongères.

Leurs irritations, toutes exaspérations, les sang-froid perdus, ces débordements stériles, leurs tête-à-tête dont mon immiscion rendait la condition inacceptable me tapissaient de visions apaisantes.

J'allais clairement vers une condamnation collective et horripilée de mes attitudes. Car il leur semblait inadmissible de se laisser briser pour si peu d'intérêts réalisés. Ah ! se penser joué à une roulette cruelle et vaine ! On en inventait une cohérence à mes gestes... mieux salaud calculateur qu'échappant aux logiques de survie !

Ce pouvoir leur glissait dans sa maîtrise comme dans son pourquoi.

Quelle était donc cette ivresse en des lendemains prétendument nouveaux ?

Les lendemains n'apportaient pas seulement rien, mais jusqu'à la certitude de n'avoir rien pris la veille.

On leur désignait un mur d'où appuyant leur dos ils étaient sensés juger soudain ce que furent leurs journées : éternellement ce mur dérobaît à leurs omoplates... pour autant leur regard ne basculait pas.

J'y aurais vu une ronde sans repère, ils y lurent des crapuleries : effectivement l'essentiel demeurerait bien qu'ils ne supportent plus ce dont on ne les enlevait pas.

Cela devenait la nourriture avouée de mon désir.

Ma sérénité s'élevait aux détresses communes.

Nécrophage de l'âme je provoquais consciencieusement ces noirceurs.

Simple partage de mon supplice de préhension.

De mes incapacités une simple honnêteté à lire leur nature profondément stérile : unique soulagement inventé.

Mon propre déterminisme de médiocrité s'abreuvait de l'illusion qu'ils ne tolèrent leurs conditions que par une sciente incapacité à vivre la mienne.

Délicieuse inversion !

Ces stratagèmes élevaient – ô à mes yeux seuls ! – mes stérilités jusqu'à l'exemple.

Comment mieux s'aveugler et sublimer ses nullités qu'en les réfléchissant !

*

Au moins l'instinct de meurtre me sera resté étranger. Je ne prétendrais pas au respect, mais la clémence me suffisait.

Que leurs affaires fussent à ma merci, qu'elles fussent jugées mortelles, c'est donc bien qu'elles étaient médiocres et puis qu'on les épargnât ! Ou bien même qu'on les encensât !

Ces grâces-là me sustentaient entièrement.

Je n'étais pas possédé du goût de la destruction, mais de celui de la sape.

Rien ne me réjouissait autant que de laisser et d'admirer les édifices branlants.

Tout ce qui tenait du miracle et du balancement m'exaltait.

*

Unique soulagement inventé.

Pour ce que j'étais devenu : un insupportable papillon hypnotisé, dont les trajectoires, brillantes apparemment, n'offraient à l'œil reculé qu'une mauvaise incohérence. Et arrogante encore.

J'allumais donc pour un brasier final des feux en tous genres à réveiller leur fond luminophile.

Lorsque arrivaient de nouveaux histrions tourbillonnants, je vibrais encore à leurs fascinations neuves.

Cela repartait.

C'était sans fin, et je m'imaginai volontiers luminier des concupiscences conduire quelques jours vers son terme la cité entière dans une grotesque luminade collective s'hypnotiser de ces

mesquines loupiotes, ultimes papillonnements
d'une sanglante guérilla des envies.
Ce fut réellement l'ivresse du rien !

*

On me reconnut de plus en plus unanimement créer un désordre moral improductif.

Les derniers défenseurs en pitié qu'offre le désarroi, je les aurais trahis aussi avec soin.

Et puis il y eut encore ces guerres vraiment trop raisonnables avec ces forteresses de cendres qui devaient je suppose craindre pour leurs enfants... des idéologues en somme !... ces insultes ânonnantes des systèmes : ceux qu'ils m'inventaient par volonté de volonté, et puis les leurs.

Vraiment c'en était trop !

On commença de me conduire hors du bourg.

*

- Quel est le vice de cette forme qui d'une force qu'elle fit magique tira son stratagème vers l'autodestruction ?

- Voilà : la sincérité est cette erreur.

*

De solitude je récapitulais les manquements, je me rassurais aux atavismes.

Enfants ils pouvaient raisonnablement tout espérer en moi. Et de surcroît je vibraï et vibrochais d'insoucï de mettre ceci en œuvre.

- Quelle est donc alors cette vermine qui me minait déjà la parole aux fins de réfectoires ? silence plus stérile qu'une congratulation, aussi vain que toutes les esquives phatiques enseignées.

- Le souverain agacement de tous les gestes et bruits de vie. De toute éternité une nature à charogner leurs vitalités pathétiques.

- Ah ? pourtant toujours j'avais retrouvé les mots d'élégance à redorer mon décors : eux ! proches... mon théâtre... on en souriait d'aise... cela nous ravissait malgré nous. Jamais je n'aurais jeté une conversation par la fenêtre ! Plombé une écoute de précipitation ! Amputé un instant par devoir d'occupation !

Or voilà que je pense avoir et lourdement perdu ces mots : je n'ai plus d'esprit ! Alors plus de raccord. Plus d'entraide.

Je le sens bien car ma bouche est sèche : c'est un peu remonté et cela appuie désormais et très clairement derrière les yeux.

Mon rire est devenu hystérique.

Il n'y a plus de paroles : je leur renvoie des grimaces et de plus en plus hideuses.

Ah ça ! qu'ils imaginent s'y reconnaître et une seule fois... or ils y finiront bien !... alors ce sera la fin.

*

Sans plus de raccord avec ces proches être, écorché à ne plus avoir bientôt de perception géométrique bien humaine... je garde mes éclats devers moi et j'en construirai une étrange carapace pour cette peau dissoute, une armure d'or ! pièce par pièce et soudain au grand jour... tout armé ! éblouissant bien au delà de ma scène, mais sans physionomie désormais, deux globes pendillant seuls derrière les fentes du heaume.

Je sortirai... vous éblouirai : vous me haïrez... mais je ne suis si chargé et superbement que pour défendre que vous approchiez sur ceux qui jamais ne s'imaginèrent protégés ne fusse que d'un soupir de pensée, vos sales pattes écœurantes à maladies !

*

Comme j'avais peu avancé vers cette boue du désir réalisé ! C'est qu'il y avait toujours cette croyance en une forme d'amour dont la vraie réalisation réclamait tous désirs intacts.

Et cette forme, n'est-ce pas ? aurait la beauté qui dépasse les hommes et leur survit.

Or je ne touchais pas plus terre pour ce projet. J'en restais aux clapotis, je recueillais quelque écume que je disposais rêveusement autour de moi : j'arrangeais tout cela plus ou moins joliment, je contemplais jusqu'à m'habituer... Craignant l'ouvrage fragile, j'y allais de mille précautions... à tâtons, à reculons... en silence... caché !

Or donc ! Je fuyais encore aux souillures ! A quoi sacrifiais-je donc ? Diable ! Il fallait y aller désormais ! Malaxer ! Et tant pis ! Il me fallait partir !

*

Une nuit je mis ma vie au miroir de mes héros courants, et sous ce prisme elle revêtait, hormis sa piètre utilisation du décor et son inutilité au mobilier, l'aspect d'un singulier mais honorable combat, dont l'absence absolue de protagoniste garantissait au moins ce marché : si nos mouvements devaient demeurer vulgaires, la pire sanction serait la pitié et des larmes pour pouce abaissé.

Cela rassurait au-delà de toute espérance, et de cette nuit nul ne m'entendis plus geindre : mes risques n'étaient pas partagés, je n'avais plus de justification à offrir.

*

Dès ce lendemain mes préparations aux architectures nouvelles m'ôtèrent tout... la parole surtout, reconnue trop-plein des ébullitions internes, chassée comme ces transpirations qui font baisser la température et s'éteindre les délires.

Elles étouffèrent bien sûrement toutes les joies offertes, jusqu'aux plus superbes ! soupçonnées de parenté avec ces impudiques élans à se sentir à l'aise.

Enfin c'est un travail qui dégoûtait de tout y compris de lui-même. Mais voilà : j'y étais.

Plus d'abandon, partant plus de joie... nul réconfort... ni douceur ni satisfaction... intranquille : j'emmagasinais ! étrange peine, étrange faute... En observation : on ne peut pas mieux dire. Esclave de soi-même. Epieur

d'existence. Suspect de ses propres gestes. Conscience altérée. Flairant le moindre signe. Déterrante surtout le repos, pire ennemi des architectures rêvées, et grand gaspilleur de matériaux.

Ainsi ni sommeil ni veille, ni vie ni mort, mais : en arrêt ! chien aux aguets, tous sens tendus aux perceptions, sans aboiement et sans soupir, ni courant ni vastré, raide... figé... la bave aux mors : en poste !

Sur un bas-côté, mais bien en vue... dévisagé comme ces portes dressées sans habitation, seules en un plateau désert... claquant furieusement en pure perte, et dont on rit qu'elles ne se retournent voir leur inutilité... inexplicables... ainsi... les yeux rivés au vide, intrigant pour un temps, irritant pour le reste, coincé sur quelques gonds immatériels : envoûté !

*

Jadis adepte des intimités délicates : douces, soudaines et merveilleuses, chantre de l'esprit d'allègement... désormais je plombais de morosité tout ce que je craignais voir échapper à l'édifice promis.

Je devenais sinistre et invivable.

Je fus entièrement condamné : pour immoralité et pour frigidité, pour mon improductivité totale de corps et d'esprit, pour mes promesses non exprimées, pour mes condamnations non prononcées, pour mes arrogances et pour mes outrages, et pour mon indolence encore, pour l'irrespect les impolitesses et pour ma sévérité, le sérieux de mes vues et la vanité de mes recherches, les silences puis les avancées péremptoires, ma tonitruante absence de vie : cette vibrante insensibilité ; par les maris puis leurs femmes, par les garants du denier public et les mères de famille, jusqu'aux jeunes enfants s'estimèrent plus sérieux que moi !

*

Or je rêvais autre chose.

Je rêvais l'indulgence que nous nous inspirerons mutuellement lorsque enfin solide orfèvre je les couvrirai des mille richesses que je croirai leur devoir. Je travaillerai entièrement à offrir un corps à cette ivresse pour laquelle je nous avais écœurés.

Je me souvenais de ces nausées de sevrage.

Je me souvenais lorsque je nous trempais dans des mers de soulagement : notre gorge en demeurait aussi sèche.

Que pour palier ne fusse qu'un filet j'en inventais des torrents bouillonnants et inaccessibles.

De ceux-ci désormais je pense retirer quelques paillettes façonnables.

Que faut-il faire ?

D'autre ?

*

Je m'attelai à fixer tout ce que je pus, et je travaillerai à leur rembourser autant que j'aurai inventé, lorsque sera modelé d'infinis éclats tout ce que j'avais pétrifié de leurs vraies vies.

Sacrifice de chacal par mise en charogne au mythe architectural. Constructions abreuvées d'âmes. Colonnes ciselées bien posées en de solides fondations de quotidiens bafoués. Braves gens vidés de leurs bons sens et dignes concessions pour remplir ces fosses où fermentent des mondes invivables.

Dans mes hontes je travaillais entièrement.

*

Mais lorsque s'éteignaient les lumières, se relevait soudain à mes sens cette vision d'une absence totale de protagoniste sur les scènes de ce qui fut mon théâtre.

Dans le dernier écho de toutes ces répliques rêvées, je finis enfin par lire le portrait d'une névrose de singularisation, et cette folle illusion que tous aient pu lire mes légendes obscures jusqu'à courir – joyeux encore ! – se perdre dans des pièges dont on voit bien aujourd'hui qu'ils ne pincèrent jamais que mes doigts.

J'en conclus aussi que ces pièges furent mes enfants. Il me revint d'ailleurs que je les sophistiquais comme on polit une éducation. On allait jusqu'à observer des rouages dont il ne pouvait plus se soupçonner ni l'utilité ni le sens. Peu importe, j'avais le goût de la causalité et l'instinct de dissimulation : tout ce qu'il convient pour un piège.

Jamais je ne m'en éloignais : je les jugeais plus précieux certes que leurs victimes, et je craignais qu'on ne les dérèglât. Aussi personne jamais ne s'en approcha.

Lors de mes patrouilles, lorsque l'air détaché est de rigueur, je me prenais fréquemment dans l'un d'eux. Ou bien c'était, m'interrogeant sur un étrange rochet, une réponse qui me happait la main.

Ces distractions n'eurent jamais qu'une seule cause : l'attention hypnotisée que je portais à mes victimes. Mais je décrivais toujours bien

scrupuleusement ces accidents comme l'issue malheureuse d'un combat d'esquive et de position au cours duquel l'ennemi fut si proche de la capture !

Ces pièges ne furent bien a posteriori et pour moi seul que des justificateurs de couardise !

Et moi qui les croyais s'indigner de jouer leurs vies à mes fantaisies !

Quels rêves d'impuissance encore que ces procès !

Ce fut bien leur souci, ces châtements à venir ! ces tortures silencieuses par privations et gaspillages ! ces verdicts dont on dirait le manquement qui les provoqua mais jamais le geste de rédemption que nul ne connaît !

Je fus bien plutôt, épouvantail concentré, la récréation de leurs vies palpitantes !

Il me souvient alors !... Ah ! certes je n'ai pas tout confessé !

Misérables mondes entraperçus ! Dont on vient à souhaiter la brièveté de leurs dévoilements ! tant la terreur et la rage que l'on a de leur évanouissement contiennent plus d'eux-mêmes que la concession de profit dont il nous est fait aumône !

Désormais qu'il me fut offert d'approcher si près l'objet de tristesse... à le toucher... si près à en loucher, et j'y aperçus ceci : cette scène si lente où je souillais de mes mains enfin préhensiles cet objet de vie. Et alors ! mon Dieu ! la douleur n'est plus familière ! Elle n'a plus de corps ! Elle s'affale et appuie derrière chaque œil.

Ainsi ce n'était pas une mauvaise circonstance, mais un pacte signé derrière moi !

Ah ! faire de ces effleurements des supplices à les rendre fous de trépignements !

Trop tard pour cela.

L'excès du mi-contrôle est une folie sans fond.

Certains soirs, ivre de rage folle, je nous voyais assurément changer de décennie pour dès le lendemain.

*

Je rassemblais mes affaires.

L'humiliation d'une décennie. Sans fin : toute en heures.

Je fétichisais comme avant un suicide.

Car je montais aux combats définitifs pour le lendemain.

Aux contacts !

Maître-mot !

Je leur promettais un spectacle !... A leur briser les hanches !

Prendre mes suspens au mot !

Que gâcher dès lors ?

Ah ! s'ils pensent de mes pauvres mécanismes faire des vacances d'exotisme ! Ils seront attendus ! Et pour un fameux festin !

Je connais le sang qui coule sur le dos de la main. Mais c'est d'un crime minable dont on parle, d'une mesquinerie... pas même jugeable !... crime à blanc que Dieu seul voit... Aucun vent de folie meurtrière à forger les légendes ! Non ! Un cri muet... toujours identique... désespéré jusque dans sa brièveté... un empoisonnement du sang par auto-compassion... Une nullité !

Ah ! s'il nous fut dit que leurs commerces quotidiennement, pour productifs qu'ils fussent, étaient aussi mesquins... eussions-nous accepté d'y être seulement équivalent ?

C'eut été mieux que risible...

Seulement : rideau et toutes médiocrités masquées !

Avec cela que sont ces formes nouvelles auxquelles je prétends ?

Une approximation de vision, ou bien un prétentieux contournement des terreurs d'insuffisance ?

Dans les rafales de lucidité, hallucinant je m'enivrais une dernière fois d'un génocide punitif, une décennie nouvelle où je les aurais fait boules sur lesquelles serait vautrée mon unique expérience.

*

Allons ! Fi de cette fange !

Ces simagrées sont révolues, car j'ai bel et bien changé de progéniture : le braconnage des immondices humaines n'est plus ma descendance ; mais la pétrification des états d'âme, puis matériau plus solide, leur arrangement en des architectures nouvelles : ces bâtiments d'or sur des fondations de charnier seront mes enfants.

Et la peur de bâtir elle-même deviendra matériau à construction.

Je tenais mon matériau : la boue en tant qu'elle se manifeste par l'homme : l'échec, l'amertume et sa frustration.

*

Mon séjour chez les hommes est accompli, est-ce bien ainsi ?

Je reconnais désormais les amertumes.

*

(En vérité j'avais déterminé que la boue ne retenait pas les signes, modelable à aucune vision, étale éternellement, retournant en son limon premier tout geste d'âme dans une unique esthétique : pataugerie, flottaison, éclaboussures et indigne cannibalisme de naufragés !

L'heure était venue de changer de matériau.)

*

Lorsque j'eus tout coupé,
Les entraves et leurs vanités,
Alors,
Sans amour et sans haine,
Ni gêne ni heurts :
Seul
Je m'assis au travail
Et j'y trouvais ce qu'il me restait :
Rien.

*

Les dernières nuits comme cérémonie d'adieu je plains d'amour-propre la lune. Prostituée. Misérable béquille. Génie abusé. Humiliée aux basses taches. Méprisée d'improductivité. Et, toujours, consentante.

Les journées je la cherchais et sa faiblesse alors me confondait : simple garant, révélateur de vie, embellisseur rassurant.

On la glorifie quelques nuits lorsque égarés elle guide tant bien que mal, ou qu'insomniaques elle occupe de quelques silhouettes figurées, lorsque étouffant des causalités diurnes elle offre de fascinantes solutions de recomposition.

Or ! dès les petits matins à la vraie lumière oubliant ces égarements, on reprend les travaux. Toutes leurs journées et leur survie, les champs et le bétail, tous fruits et toute vie, leurs vraies amours : tout était confié au soleil.

La lune voulait produire ! Etre terrible ! Offrir la vie et l'ôter ! Elaborer les sèves : lever les bourgeons ! Assez des arabesques ponctuantes ! Elle voulait effrayer jusqu'à la vénération ! Tordre, fondre, défigurer et bien assécher ! Plus mécanique inoffensive des solitudes et des mignonnes extases, mais mille lances pointées vers le ciel, exhortée de toute une armée sauvage ! N'importe quoi jusqu'au plus grotesque.

Alors la lune s'arrogeant d'étranges droits s'imposait devoir de remuer les océans. Tache inutile et ridicule. Par ce geste superbe et effrayant elle pensait se venger et bien punir les hommes. Indulgents devant tant de gratuité ils s'en amusèrent bienveillamment ! Quelques-uns pourtant en sont morts.

Mais certaines nuits, et c'était alors sa vraie gloire, on ne la voyait plus. J'en étais ému comme un condamné, qui reconduit de récréation dans sa cellule n'y retrouve pas son compagnon.

Pendant ce temps-là les hommes, immondes, allèrent jusqu'à prévoir ces disparitions !

Et moi je voulais l'admirer le jour et m'y éblouir. Si bien que certains après-midi je crus réellement que le soleil trichait. Mais vraiment de ma part c'était de la pitié.

*

Désormais je suis sur des chemins bien déserts.

Dans une belle quiétude et fort lucide, j'y ai griffonné ce petit brouillon qui s'achève, premier acte conscient de pétrification décidée. Son échec en forme d'ânonnements désespérés, la grossièreté de ses approximations, les rages d'insaisissable qu'il provoque m'enseignent suffisamment que la parole n'est pas fidèle à la pensée.

*

.....
Alors une voix s'éleva en songe qui lui dit :

*Va au désert, retrouve celui dont tu parles, et
repars de là comme en compagnie.*

*Les bergers qui passent rapporteront qu'ils virent
un homme qui parlait avec lui-même.*

Bientôt ces remarques n'auront plus cours.
.....

IV

CINQUIÈME CARNET DE PETER

Je descendis au lieu dit.
Je descendis au désert.

J'arrivai : il était là, en ses rochers entouré.

Il avait des flaques étranges.
Grises et immobiles.
Leurs émanations lui suffisaient.
Apparemment leurs émanations devaient lui suffire.
Depuis longtemps bien sûr.

Je l'appelais par son nom.

- Moi : *Scortome.*

- Lui : *Ainsi te revoilà.*

- Moi : *Il faut y aller.*

- Lui : *C'est bien toi qui t'étais proclamé mon défenseur ?*

Auto-proclamé, n'est-ce pas...

Où étais-tu passé tout ce temps ?

Voilà des années que je suis là.

Et ce n'est pas toi qui m'y as conduit.

Qu'as-tu fait de tout ce temps ?

Tu étais bien emporté.

Maintenant te revoilà.

- Moi : *Je n'ai pas trahi mon poste : il doit bouger aussi celui qui guette. Et puis, n'est-ce pas, le monde est clos.*

- Lui : *Admire-toi Peter : tu devrais être dans ta vieillesse et tu as toujours ton visage d'enfant. Faut-il que tu aies attendu ! Je suis beaucoup plus jeune que toi.*

Te souviens-tu de tes rêves ?

Tu dus bien parvenir certains jours, Peter, à cette solution de confort sublime de scinder ta vie en objets autonomes et contigus, maillons enchaînés et indépendants, chaîne assez souple, bien solide et surtout : réparable !

Or merci Peter, ce n'est pas ce que j'avais prévu. J'avais aboli les stations, la veille et le sommeil, je filais le tout d'un brin et jouais nos vies à ce fil, sans avant, sans après, irréparable à toute usure. J'ai vécu de continuité, et la taille des journées n'était pas proportionnée à l'esprit.

Vois Peter, regarde autour de toi, nous aurions probablement mangé du vide, avalé du vide ou bu des flatteries.

Je regarde : il avait des flaques étranges, grises et immobiles.

Leurs émanations suffisaient à la guérir de la soif.

Des animaux et des abstractions le servaient concrètement.

- Scortome : *Tu as parcouru un étrange chemin Peter. Qui te le dicte en général ?*

Je t'eus laissé mes visions alors, car elles n'étaient pas exclusives. Mais désormais qu'elles sont le fruit

de tes recherches et rééquilibrages, certes non, tu ne partiras pas seul à les faire descendre sur terre. Je serai celui par qui elles sont souillées, moi mari jaloux !

Je ne serai pas le seul définitivement floué de tes mirages !

J'étranglerai de mes mains ma compagne avant qu'elle ne change de monde.

J'étais ton horizon à fixer, Peter, toujours renouvelé, au lieu de quoi tu te fascinas de leur fixité, tu rêvas leur lourdeur à eux là-bas, les gens de ta bourgade, Scarioth. Qui saura pourquoi ?

Or aujourd'hui voilà : tu as choisis de résoudre ta nausée en sens opposé : tu veux fixer au sol et t'asseoir enfin en bâtisseur, élevant mon horizon en utopie transmissible !

Rêve existentiel !

Ce n'est pas ce que j'avais prévu.

Mais soit, allons Peter, incarnons, sauvons-toi !

Quel désordre ! Et penser que nous savions cela !

Celui parmi nous qui ne croira pas devoir essayer, celui-là ne connaîtra point la mort. Celui qui rêve d'essayer celui-là déjà aura trahi.

Ton agitation dit : « Ma vie vaut la peine. » cela se traduit : « L'homme, précieux et unique, connaît un but. »

Or mon rire définitif était de ne pas jouer ma survie.

Mais allons, Peter, en route et à la tragédie morale ! Nous avons un rôle pour ma disparition !

Ainsi voici Peter d'Ischarie, Judas de ton nom d'ici, tu es l'homme par qui l'humain entre en moi etc...

Tu as dit qu'ils prendraient mon suicide pour un prêche, mais c'est au moins de notre fin dont il est question et plus probablement de la tienne seule.

Toi qui n'as pas pu supporter le dérèglement de la géométrie perceptive par enkilosement des sens, tu nous tires maintenant de la dormition vers la survie, dans une hystérie sans issue à exploser leurs polyèdres, à démonter en toute conscience, et nous appuyons à nouveau sur une paroi, alors certes c'est pour la briser, mais nous voilà bel et bien à nouveau devant le voile à hurler l'illusion de notre différence. Ceci est un peu court.

Et notre agonie pour nous aussi se confondra avec notre vie, mais enfin nous y voilà et j'ajouterai à mes dons l'ivresse de l'homme arraché au sommeil. Ce ne sera pas rien comme résultat !

En route Peter !

Au fond tu as toujours réclamé du son par dessus le sens. Cette distinction m'est déjà une incongruité !

Tu ne t'es jamais départi de ton corps Peter.

Tu as toujours imaginé échapper au concret en t'hébetant jusqu'à l'ivresse de sa répétition. Et bien nous voici donc dans la surenchère de corps et de souillure. Là où nous allons ils seront efficaces pour ça. C'est ta voie, et bien sûr cette ivresse fonctionnera, car on connaît bien ces transes d'abrutissement ! Au demeurant ce n'est pas idiot. Seulement ce n'était pas mon idée.

J'y serai pourtant beaucoup plus puissant que toi, car c'est ma nature et ma sauvagerie, tandis que toi, l'éternel « juste avant », ceci est la demi-sphère qui manquait à ta réalisation, ton désir enfin terminé.

Toi, Peter, mais aussi eux tous et je m'en vais le leur prêcher. Le « juste avant » est votre nature pour moitié, avec votre dégoût du désir réalisé, sauf que vous connaissez un dégoût plus lent, plus

incurable, celui du désir demeuré désir, et vous pendez ainsi, hagards et agités, entre faim et satiété, visages opposés de l'ennui, expression unique d'écoeurement.

Hommes incomplets distillant le meilleur dans votre contre-nature.

Or voici : quant à moi, quoi que je fasse je suis surnature, confirmation et surenchère de moi-même, obsédé du but.

Tu m'as bien eu Peter, mais au fond tu seras parfait et j'aurai la beauté. Effectivement je m'en vais mouliner des bras et je dégringole, emballé par mes propres pas.

En route Peter !

- *Moi : Scortome, pourquoi personne ne comprend ce que tu dis ? Le mystère est frère jumeau de la bêtise.*

- *Scortome : J'ai déjà répondu à cela.*

Lorsque nous disons clairement les choses nous ne disons rien du tout. Mais lorsque notre langue est chiffrée, nous voilons la vérité.

Mais toi-même, Peter, tu n'ignores pas que ce que tu écris est illisible, n'est-ce pas ?

- *Moi : Oui je le sais, mais je suis tenu de crypter mon écriture car je vis sous la dictature de moi-même.*

- *Scortome : La chair, n'est-ce pas Peter !*

Mais moi je n'avais pas à la chercher. Elle était sous mes yeux sans cesse. Je ne réclamais qu'une natte d'air. Apparemment ce n'est pas ce que les hommes ont le plus à offrir. Mais tu sais tout cela. Tu n'y as pas résisté : trop de vouloir, trop de buts, trop de savoir, trop de famille, trop de vie, trop de

liens, trop de soif, trop d'imagination, trop de curiosité, trop d'âme, trop de sentiments, trop de richesses. Moi je n'avais qu'une idée une seule, elle fut ma famille et le monde pour moi seul. Sans âme et sans raccord aux hommes, ma voie était la froideur. Votre genre humain n'en appréciant que peu la forme silencieuse, je la lui servirai donc en cruauté. Voici : malgré tout tu ne m'auras pas détourné de ma vision et je l'atteindrai vois-tu plus rapidement encore. Seulement ce monde dont tu fus un gloseur honnête bien que trop lyrique, il ne sera plus permis après cela de le rêver pour ici-bas : il sera pour après et au prix d'une apocalypse dont vous pourrez vous entretenir. Et je crois, Peter, que tout cela, situé après la vie, aura l'immense succès des mondes promis qui ne réinventent pas l'existence.

Toi Peter, pauvre courageux Peter qui cru réellement réinventer l'amour, mais par défaut, tu n'y trouveras rien.

Tu avais raison Peter, les révolutions se font « juste avant » leur réalisation. Et bien celle-ci est pour après la dernière apocalypse. Ca fait assez loin.

Enfin te voilà bientôt parfait Peter, encore un effort, bientôt fameux cercle rêvé. Tournant à vide.

Allons ! En route Peter !

N'oublie pas d'aller jusqu'au bout, car tu ne vas pas énormément parler probablement. Alors pour toi ce sera juste après, souviens-toi, juste après mon éclipse. Ce sera rapide pour toi. Tu verras cela ne passera plus entre tes bras.

Et tout en marchant il parla encore très longtemps sur ce ton-là, bien longtemps après que j'eusse cessé de l'écouter...

*

A l'entrée de la cité les hommes revinrent à notre
rencontre.

Une scène s'éleva et quelques voix.

Les créneaux s'orientèrent au ciel.

Un parterre de coq hurla en tressautant.

Les murailles se resserrèrent et les chitarrones en
colère montèrent aux créneaux.

Ce jour est un jour de colère où les chitarrones en
colère, entrechoquant leurs cordes au plein jour,
couvrirent les trompettes de guerre.

*

- Scortome : *Ainsi Peter, Judas de ton nom d'ici, tu es l'homme par qui l'humain entre en moi, cette brèche qui me fera à leur image, cette identification qui sera ma gloire pour les siècles et notre perte d'ores et déjà et pour les siècles d'après.*

Mais que sont les siècles auprès d'une de tes soirées, n'est-ce pas ? Vous Hommes ne connaissez pas la résistance.

Tu es l'homme de mon embaumement, l'homme de mon raccord à eux : l'échec vécu du concret, le rachat de leur vie par cela. Car le rêve est beau le matin, et utile dira-t-on, mais avant le sommeil il est une menace à celui qui veillera.

Les rêves présumés impartageables, et comme je prévoyais que nous puissions sommeiller ensemble, voici qu'ils préfèrent s'éveiller de concert et hurler de ce sursaut... et toi l'Isarioth tu es ce coq qui hurle aux oreilles : « ils vont allumer ! » Etincelle de leur brasier.

Organise l'obscur, tu le verras t'aveugler comme cent torches.

Ainsi... désormais que tout est éclairé, prenons ces torches et allumons-en du moins des incendies... que la clarté soit folle !

En route Judas d'Isarie.

Et les explications qu'on leur offrira les opprimeront comme mille pressentiments engorgés ! Ce seront des vérités dont on regrettera les approximations !

Et c'est toi, un demi-homme, qui me fait à leur image ! Et pour leur ressembler enfin mange et mets en pâture la moelle de ce qui me sauvait d'eux. Où es-tu allé la prendre ?

Nous voilà frères de sang.

*Le mien que tu t'apprêtes à faire répandre souillera
la mémoire qu'ils auront de toi.
Mais qu'importe, n'est-ce pas ? Tu es en route vers
le concret...
Quel étrange chemin...*

Et passant devant l'attroupement produit nous
pénétrâmes dans la cité.

- Scortome : *Hommes !*

*Il a poursuivi jadis du concret plus que concret...
de cela est né monstrueusement l'allègement...
celui-ci, devenu hideux de souffrance et écœuré de
singularité, s'est cru partageable et a voulu se
dire... cet enfant, solide comme un brin d'herbe
sous l'ouragan, emporté par son propre souffle...
voici le monstre ineffable d'Iscarie, seul et comme
au premier jour, prêt à offrir au monde ce qu'il n'a
ni osé vivre ni su décrire, et à la seule fin sordide
de toucher ce qu'il pensa toujours qu'autrui vivait :
la boue !*

Est-ce donc cela un Homme ?

Et bien je suis parmi vous !

*Car il ne m'est pas plus éloigné que les plumes ne
sont éloignées des ailes de l'oiseau.*

- Un berger : *Et il montrait un homme que personne
ne voyait.*

- Scortome : *Tu fus l'amoureux, le discontinu. Tu
crus donc avoir un statut si particulier chez les
Hommes que tu puisses l'abandonner au profit d'un
autre ?*

*Entrer dans certains de leurs ports ce n'est pas se
défaire du discontinu, c'est en changer. Moi seul
fus continu car j'étais cousu d'amour ignoblement.
Et te voilà, Peter d'Iscarie, tu joues ma continuité à
la tienne : beau fiasco !*

*N'ayant jamais su décrire tes propres rêves,
probablement magnifiques, tu n'auras été*

*somptueux, Peter, que dans tes trahisons. Ah !
celles-ci sont belles : tu as fait une œuvre de
l'interprétation.*

*Or voilà que tu continues. Pré pares-tu ton chef-
d'œuvre avec moi ?*

Je le crois.

*Je suis ton rêve terminé, ton rêve trahis, ton chef-
d'œuvre enfin accompli, bientôt partageable par
tous, tel que tu rêvas que le fussent tes œuvres.*

Ce, malgré moi. Et malgré toi.

Ici nous nous donnerons l'accolade.

*Cela fera un Janus à deux têtes, l'une souriant,
l'autre indiquant aux passants : « cet homme a
quelque chose à vous dire ».*

Vas-y Peter, à toi.

*

- Moi : Cet homme est venu vous trahir.

*

ANNEXE 3

Ce que dit un fonctionnaire

- Alors ils le prirent et le lièrent aux pieds et aux mains.

Affolés ils couraient et entraient dans toutes les maisons. Là, fouinant en horreur, ils extirpaient de rage ce que leur imagination rêvait de pire. Les désœuvrés se penchaient sur son visage et s'y mouchaient.

On amena des poutres. Ils l'y clouèrent rapidement. Comme un char de foin passait on hissa les poutres dessus et on alluma le foin. Ils poussèrent cette torche. Près de la falaise le char bascula. Alors dans des hurlements de terreur ils le poussèrent sur son flanc jusqu'au vide où il disparut.

Et voilà.

Il était plus que temps.

Longtemps encore ils restèrent sur le plateau. On but du sang et on fornica. On invoqua Saturne.

Désormais l'endroit est vide et sombre. Quelques ombres passent en pleurant.

Je veux écrire courtement et enfin cela est indispensable. »

*

Ce que dit un badaud

- Il fut supplicié comme un larron. Près de lui un condamné provoquant beaucoup d'agitation. »

*

Ce qui s'entendit au pied de la Croix

- Quand tout fut ficelé, et les nœuds moyennement sanglants, et parce que l'obsession était bien l'emballage que nul ne peut omettre, voilà notre filtre honnête, insalubre, nous pointe l'erreur grossière de ce qui est empaqueté : mensonge aux apparences ! Désespoir de second type, désespoir d'adulte : nouveau chargement. »

*

Un parterre de coqs hurle en tressautant

- Dis-moi, que m'est-il arrivé ?
- Rien ! Rien ! Rien !
- Et que cela signifie-t-il ?
- Rien ! Rien !
- A quoi cela sert-il ?
- Encore à rien !
- Que s'est-il passé ?
- Rien, vraiment.
- C'était quoi ?
- Du bruit. Inévitable.
- Il me semble n'avoir pas bougé.
- En effet.
- Comment cela s'appelle-t-il ?
- Tout le monde sait ça.
- Est-ce exceptionnel ?
- Moins que banal. On t'a dit : inévitable.
- Ridicule ?
- Certes.
- Cela est inférieur à ce que j'éprouve.
- Oui.
- N'y a-t-il pas d'étonnement ?
- Très limité. Il est puni de redevenir enfant.

*

ANNEXE 4

Après la mise au tombeau, au matin.

Ce que vit une jeune femme

- Vert pâle
Brouillard
Pelouse
Froid
Soleil blanc
Partout de l'eau
Silence, silence, silence
Mousse spongieuse
Creux de vallon
Des ombres seulement
Des silhouettes blanches, très peu
Beaucoup de frôlements
Aucun chuchotement
Rien d'autre que du feutre blanc
Beaucoup de verdure

*

Comme une laiteur blanchâtre est montée.
La lumière, impavide, diffuse derrière ces nuées épaisses, desquelles sortent et rentrent des ombres pressées. Ce sont des mères, qui ramenant sur leurs poitrines leurs fichus et leurs peines vont, petit pied et le regard caché, accomplir des sacrifices sans

valeur, connus d'elles seules et qui les feront pleurer.

*

Il s'entend des étouffements qui n'ont rien de naturel.

Les oiseaux, mille étourneaux, las et blêmes, partout se sont allongés, et les chiens qui les reniflent s'en éloignent précipitamment.

De tous côtés des yeux vides, qui n'ont plus de paupières et qui s'étonnent.

Lorsqu'on aperçoit un rocher, on y voit aussi du sang séché et qui a craquelé.

Les arbres, dont les fruits devenus lourds ploient sous une poussière blanche, régulièrement abandonnent des feuilles. »

*

DERNIER CARNET DE PETER

J'ai cru entrer dans la nuit en toute sécheresse.
Me revoilà inquiet déjà.
Guettant le nouvel acide.
Soudain plus lourd moins malheureux plus triste.
Merde pour moi !
Qu'advient-il dès demain,
S'ils ne voient pas au-delà de la trame.
S'ils ne croient pas au festin ?
Or ils n'y croiront pas.
Comment le pourraient-ils ?
Cela s'atteste ou n'existe pas.
Pourrai-je vraiment à nouveau ne pas détruire leurs
fondations ?
Je ne le pense pas.

*

Que notre voix encore douce à répondre au premier
importun nous enseigne cette chose : nous serons
demain toujours aimable, et avec certitude ! mille
fois acquise : nous ne serons pas cru !
Alors peut-être offrons-nous deux jours.
Changeons réellement de décennie.
En effet nous serons rois.
En deux jours.
Nous exploserons.
Sans doute giflera-t-on des filles et des maîtres.
Et notre vision d'enfance : oui, si nous leur prenons
la parole nous les suiciderons !

*

Mon Dieu !
Comme j'ai tout simplement peur de demain !
Si je savais me faire malade...
Une puissance de fébrilité.
Expression directe de corps sensible.
J'en aurais gagné encore une marche...
Me voilà au mouton :
« Brebis ô brebis quelle puissance » etc...
C'est effrayant de bêtise.
Et cela se tient.

*

Il y a des vieux qui ont dormi dehors et qui demain dans les rues feront semblant de fraîcheur et d'affairement.
Il y a aussi en même temps de ces gens qui écrivent des mélodrames fort habiles à toucher et dans des dispositions !... inviolables !
Sachez Messieurs aux grands moyens que certaines pauvres gens vous prient de les intéresser à vos histoires autrement que parce qu'elles ne se terminent pas.
Mon Dieu j'ai peur de demain.
Ce sont des circonstances où il ne faut surtout pas s'endormir ou ne plus se réveiller du tout.
Mais cette lutte élégante à la somnolence sera notre retour sinistre d'évidence au quotidien.

*

Mais demain je parlerai.
Le plus linéairement.
Je dépeindrai.
C'est l'aventure de la description.
Nous ne savons pas construire.
Nous serons comme en dépliant d'âme.

*

Ma phrase est plate et grise.
C'est ainsi.
Je peux être coloré et habile.
Je peux tout ce qu'ils peuvent.
Je peux avoir tout leur confort.

Mais j'ai tout en horreur.
J'ai honte pour eux.
Tout le temps.

*

Là, en conséquence, je suis vite effrayé.
Bientôt je le serai beaucoup plus souvent.
De l'air entre dans ma bouche, s'arrête doucement
au fond et ressort comme passe l'effroi.

Les yeux aussi se soulèvent et les paupières se font sentir parce qu'elles ont légèrement séché.
Le tout se rabat en incompréhension.
Bientôt je crois, je serai effrayé en continu, avec douceur.
J'aurai alors cette expression mystique et angélique : l'étonnement.

*

Un chat est passé comme ça... les pattes de derrière... je crois trop longues.
J'ai frémis.
Car j'ai peur.
J'ai frémis de cet affolement.
Mais je ne suis pas malade.
Je ne le veux pas.
Je ne veux pas que les chats me fassent horreur.
Je pense que ce serait une maladie.
Peut-être seulement les prémisses.
Je ne veux pas être malade.
Alors j'ai craché sur un chat noir. Ça ne représente rien qu'il soit noir, en revanche il n'a pas bougé.
Je sais que ce n'est pas normal.

*

1996-2016